

Conférence du Père Louis Pelletier, le 8 mars 2014
« VAN, ENRACINÉ DANS LA FOI ET L'AMOUR »

Van est né en 1928, d'une famille très simple, très pauvre ; son père était tailleur. Grâce au décret de saint Pie X sur la communion précoce, à l'âge de six ans il a fait sa première communion ; à sept ans, désirant être prêtre, il quitta sa famille pour se rendre dans une paroisse où il espérait pouvoir apprendre à lire et à écrire afin de se préparer au sacerdoce. Dans ce presbytère il a beaucoup souffert. La paroisse étant en difficultés financières il s'est retrouvé très vite comme le boy du curé. Et surtout il a été longtemps persécuté par un sacristain débauché qui ne supportait pas sa pureté. Vivant pendant des années une situation douloureuse il a fait plus d'une quinzaine de fugues. Cette période a duré environ cinq ans, jusqu'en 1940 où, à Noël, âgé de 12 ans il a reçu une grande grâce. Il comprend sa mission : transformer la souffrance en bonheur. Une force nouvelle lui est donnée.

Peu de temps après il entre dans un petit séminaire dirigé par les dominicains. Il va trouver peu à peu sa voie propre. En 1944, à 16 ans il entre finalement chez les rédemptoristes communauté au sein de laquelle il restera religieux. La petite Thérèse qui lui parlait lui a fait comprendre qu'il n'est pas appelé à être prêtre et lui a demandé d'accepter de rester simple religieux. Il est d'abord resté longtemps en communauté à Hanoï. En 1950 il est envoyé à Saïgon. En cette période les communistes ayant pris le pouvoir dans le Nord Vietnam, Van demande à retourner dans le couvent des rédemptoristes, à Hanoï, ville occupée par les communistes. Il y fut autorisé parce qu'il était un religieux modèle. En fait, dans son cœur, il voulait être avec les Viêt-mings pour qu'il y ait au moins une âme qui, dans leur rang, aime Jésus. On peut dire qu'il est allé librement au-devant du martyr. Le 7 mai 1955 il est arrêté. Il a été en prison et en camp. Il mourra en 1959 âgé de 31 ans.

Il y a peu de documents sur ses dernières années de vie. Quelques extraits d'un tout petit livre écrit par son père spirituel, le père Antonio Boucher, rédemptoriste, peuvent nous éclairer. C'est grâce à lui que nous avons les écrits de Van. Il l'a "poussé" à écrire et par la suite il a retranscrit ses lettres tellement il était touché par la beauté de leur contenu. Cet adolescent de 16 ans qui est arrivé dans la maison des rédemptoristes a été un maître spirituel pour son père spirituel. Il va de soi que Van a eu une vie très différente de la nôtre. Dans la vie des saints il y a toujours des choses inimitables. Mais plus on approfondit leur vie en allant à l'essentiel, plus on découvre ce qui peut nous aider pour notre propre chemin. En définitive, ce qui nous intéresse dans la vie de Van, ce sont ses secrets de sainteté.

À présent écoutons ce bon missionnaire français rédemptoriste, le père Boucher : « Le frère Marcel m'a appris sur la vie spirituelle beaucoup plus que j'ai pu lui en apprendre moi-même... j'ai été profondément touché de l'incroyable familiarité et de la tendresse dont le frère Marcel a été l'objet de la part de ses interlocuteurs célestes. »¹ Marcel Van a eu une grande intimité avec plusieurs personnes célestes : d'abord la petite Thérèse, ensuite la Vierge Marie, et l'Enfant Jésus. Il nous faut retenir le terme « incroyable familiarité ». Van avait avec eux une relation toute simple, toute vraie. C'est la sincérité de son amour qui touchait le cœur de Jésus. Comme il lui a dit : « En réalité, tes confrères me témoignent un amour supérieur au tien ; cependant, je préfère me manifester à toi, parce que ton amour pour moi, bien que très faible, est quand même plus sincère et plus simple. »²

Marcel Van peut nous aider à passer d'une religion de devoir où on fait des choses pour Dieu et pour les autres, à une relation beaucoup plus aimante, vivante, intime. La sainteté n'est rien d'autre que ça : arriver à une vraie relation d'amitié, une vraie relation amoureuse avec le Christ. Dans le livre *Les colloques*, qui couvre cette période où, novice, âgé de 16, 17, 18 ans, il bénéficie d'une intimité particulière avec l'Enfant Jésus et la Vierge Marie vous trouverez beaucoup de dialogues tournant autour de la question de « l'âme-épouse ». Je sais que cette notion peut sembler être réservée aux religieuses, mais posons-nous la question : pourquoi n'y aurait-il que les femmes à être capable de devenir « épouse du Christ » ? À un moment, le petit Van lui-même a pensé que seules les femmes pouvaient vivre une relation amoureuse avec Jésus. Il a même prié la petite Thérèse pour qu'elle lui obtienne la grâce de devenir une carmélite. La petite Thérèse lui expliqua que ça ne marchait pas ainsi, qu'il n'avait pas besoin de changer de sexe. Van, garçon précoce, très intelligent aimait bien discuter. Il parlait de cela avec les frères et la majorité des frères rédemptoristes lui disaient : « Mais Marcel, ça n'a pas de sens, nous sommes des hommes, nous ne pouvons pas être épouse du Christ. ». Alors Van, troublé, transmettait à Jésus leurs arguments et Jésus le reconfortait et l'encourageait. Il lui a dit notamment une fois : « Écoute maintenant ma réponse. Toute âme qui m'aime est aussi mon épouse ; n'oublie jamais cela. Par conséquent les prêtres sont aussi mes épouses et des épouses que j'ai choisies tout spécialement pour diriger mes petits amis qui ignorent entièrement la manière de se comporter avec leur Divin Ami ; et il en résultera que mon amour s'unira plus intimement à leur amour tout nouveau grâce à ces prêtres, mes épouses, qui, à ma place, serviront de guides à mes autres épouses. »³.

Je crains que pour la plupart des catholiques, tout cela reste bien abstrait. En réalité, que se cache-t-il derrière cette notion d'épouse ? Ici j'appelle Benoît XVI à l'aide. Au début de son encyclique *Dieu est amour*, le pape montre que le mot amour peut prendre différents sens : il y a l'amour de la patrie, l'amour du travail, l'amour entre parents et enfants, l'amour pour le prochain etc. Pour lui, le mot amour trouve son sens le plus fort dans la relation amoureuse. C'est là, comme il le dit, « l'archétype de l'amour ». Et pourquoi ? Parce qu'au fond de nous-même, comme le pape l'explique bien, il y a ce désir de l'extase. C'est ce que l'on recherche

¹ Père A. Boucher, *Petite histoire de Van*, Ed. Saint Paul, p. 10

² *Colloques*, 120.

³ *Colloques*, 42.

humainement dans la relation amoureuse c'est-à-dire un mouvement qui nous sort de nous-même. L'enfer serait de rester enfermé en soi, dans la prison de notre propre moi.

Je cite souvent, et cela restera gravé dans mon cœur jusqu'à ma mort, la dernière parole d'un mourant à l'Hôtel Dieu. C'était un homme qui souffrait beaucoup de scrupules. Les scrupules sont une manière de rester enfermé en soi, de se regarder soi, de se rechercher soi, et cet homme qui avait passé sa vie dans les scrupules, de confession en confession, d'aveu en aveu, n'avait pas réussi à en sortir. Quelques heures avant de mourir il m'a dit : « J'aimerais sortir de moi-même. » La sortie de soi ne peut se réaliser qu'à l'intérieur d'une relation amoureuse au sens le plus fort, c'est-à-dire dans laquelle je suis touché et attiré par un autre que moi, et qui provoque, par cette attraction, un mouvement de sortie de soi. Le pape Benoît XVI a beaucoup développé cela. Il a dit que le saint est celui qui se laisse toucher par la beauté et la vérité de Dieu. Plus exactement, il utilise le terme « fasciné ». Étant fasciné par Dieu, il s'oublie lui-même, pour se perdre, pour s'abandonner totalement à Celui qui l'attire à lui.

Vous voyez que compris ainsi la relation amoureuse avec Dieu est en fait tout simplement la vraie vie, une vie dans laquelle je me trouve moi-même. Je me réalise moi-même en sortant de moi-même parce que l'homme n'est pas fait pour se rechercher lui-même. Il est fait pour vivre extatiquement. Récemment le pape François a cité un écrivain français Léon Bloy qui a dit que la seule tristesse dans ce monde, c'était de ne pas être saint. Cette tristesse de ne pas être saint je l'ai rencontré au chevet des mourants, et de fait, un homme gravement malade, se retrouvant sur un lit d'hôpital, sait qu'il n'a plus rien à prouver, qu'il n'a plus aucune position à tenir dans la société, qu'il n'a plus d'œuvre à accomplir et tout l'aspect du personnage à jouer disparaît, le voilà dans la nudité de son humanité "crue", si je puis dire. Alors une seule chose lui apparaît importante, ce sont les relations, les relations d'amour. Cette prise de conscience se fait souvent dans la souffrance, le regret de s'être laissé prendre par les choses à faire et d'avoir oublié de cultiver d'abord la communion avec Dieu et avec les autres.

La première relation, c'est la relation d'amour avec Dieu, parce qu'il n'y a que Dieu, en définitive, qui peut m'attirer et me tirer de moi-même, jusqu'à l'extase. C'est la base de la vie chrétienne. Alors le petit Van était un assoiffé d'amour. Il était extrêmement attaché à sa maman, par la suite à sa petite sœur, à tel point qu'il la prenait dans ses bras et l'embrassait avec une telle ardeur que sa maman en était inquiète. Sa maman, dépassée par son attitude affective dévorante, l'a envoyé chez sa tante quand il avait 3 ou 4 ans. Il aurait pu devenir un enfant enfermé dans des relations humaines fusionnelles. Mais en fait, Jésus a été le plus fort. Je crois me souvenir que les premiers mots qu'il a prononcés, c'était Jésus et Marie. Il faut dire que sa maman était très profondément croyante. En fait, le petit de Van, au départ assoiffé d'amour humain, a réussi à sortir du terrain de l'amour humain en se laissant profondément touché par Jésus. C'est une grande grâce qui lui a été donnée. De plus, comme Bernadette Lemoine l'a bien souligné, c'était un enfant précoce et les enfants précoces sont habituellement plutôt égocentriques et immatures au niveau affectif. Et lui, c'est tout le contraire. La pureté et de la sincérité de son amour pour Jésus et pour les autres apparaît de manière évidente dans les dernières années de sa vie notamment dans les camps.

De sa prison où il est soumis à une maltraitance qui le conduira à la mort, il écrit à sa sœur : « dans la prison, comme dans l'amour de Jésus, rien ne peut m'enlever l'arme de l'amour. Aucune affliction n'est capable d'effacer le sourire caressant que je laisse paraître habituellement sur mon visage amaigri. Et pour qui est la caresse de mon sourire, si ce n'est pour Jésus le bien aimé. Il me reste l'amour, et avec l'amour une volonté héroïque. Je suis la victime de l'amour, l'amour avec un grand A, et l'amour est tout mon bonheur, un bonheur indestructible »⁴. Dans le camp de Mochen, alors qu'il a moins de 30 ans tout le monde vient à lui pour être réconforté. Il dit : « depuis que je suis arrivé ici, mon travail ressemble à une charge de curé de paroisse. En dehors de mes heures de travail obligatoire, il faut recevoir les gens et les conseiller l'un après l'autre. Tous viennent à moi, pensant que je suis un homme inépuisable. Ils voient bien que je suis faible, mais où pourraient-ils aller chercher consolation ? Alors il faut bien que je me donne. »⁵

Cette force d'âme, c'est dans une relation d'amour réel qu'il l'a puisé. Pendant le procès où il fut condamné à 15 ans de camp, la personne communiste qui devait noter ses paroles dit : « Une telle force d'âme, chez un jeune, comme le Frère Marcel est un témoignage de la vitalité extraordinaire de l'esprit catholique. »⁶ Le premier effet d'une relation amoureuse avec Dieu au sens où je l'ai dit est la force d'âme. Certaines personnes lisent tellement d'écrits mystiques qu'elles croient être parvenues à ce stade des épousailles. Elles sont en fait pénétrées par de belles pensées et finissent par confondre la pensée et la réalité. Mais si on se laisse profondément touché par le Christ, comme l'a fait le petit Van, le premier fruit – et c'est très beau à voir – c'est ce côté inébranlable, insubmersible. Pourquoi ? Parce que, si je trouve ma joie dans cette relation d'amour avec Dieu, plus rien ne peut m'enlever cette joie. Dieu sera toujours là, et personne ne pourra m'empêcher de l'aimer. « Qui nous séparera de l'amour du Christ ? Oui, j'en ai l'assurance, ni mort ni vie, ni anges ni principautés, ni présent ni avenir, ni puissances, ni hauteur ni profondeur, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu manifesté dans le Christ Jésus notre Seigneur. » (Rm 8, 35.37.38).

Donc la personne qui est parvenue « à se lâcher » elle-même en se laissant fasciner par la beauté de l'Amour divin qui s'offre à elle commence la vie du ciel sur terre. Dans son cœur plus rien ne pourra l'écraser, l'abattre. Le pape Jean Paul II en est un bel exemple. Il a terminé sa vie en chaise roulante, certes, mais debout, avec une force extraordinaire. Jusqu'au bout, il a gouverné l'Église. Quelques jours avant sa mort, le cardinal Ratzinger est venu le voir pour lui demander son discernement sur une affaire très difficile. Jusqu'au bout, il fit preuve d'un extraordinaire courage. De même qu'est ce qui fait que le pape Benoît XVI a pu quitter sa charge comme il l'a fait, avec une telle liberté ? C'est son amitié pour Jésus. Rien au-dessus du Christ. Ces modèles nous font ardemment désirer la sainteté. Il y a un secret. Une fois le pape Benoît XVI a dit aux évêques de Suisse : « on peut faire beaucoup, tant de choses, dans le domaine ecclésial, tout pour Dieu et ce faisant, se tenir totalement à l'écart, sans jamais rencontrer Dieu. L'engagement se substitue à la foi, mais ensuite, se vide de l'intérieur. »⁷ On

⁴ Père A. Boucher, *Petite histoire de Van*, Ed. Saint Paul, p. 72

⁵ *Ibid.* p. 71.

⁶ *Ibid.* p. 70.

⁷ Homélie du 7 novembre 2006.

est dans le devoir, pas dans l'amour. On croit, on se donne, on fait énormément d'effort pour accomplir ce que l'on pense être la volonté de Dieu, mais sans être vraiment dans la relation amoureuse. Je peux témoigner, parce que je sais, comme prêtre, ce que c'est de faire des choses pour Dieu sans prendre le temps de cultiver une vraie relation d'amitié avec Dieu. On est grisé par l'action au début, mais cela ne tient qu'un temps. On finit par s'essouffler. Van, lui, a couru sa course jusqu'au bout sans se lasser. Il a aimé Jésus « jusqu'à la vraie folie du cœur » pour reprendre une belle expression de Jean-Paul II.

Vivre une vraie relation d'amour avec le Christ a beaucoup d'avantages. Un des effets les plus manifestes dans la vie de Van, comme dans la vie de tous les saints, c'est l'extraordinaire liberté, liberté d'abord par rapport à l'action. Le petit Van avait ce désir de sacerdoce vraiment ancré en lui. À l'âge de cinq ans, il voulait être prêtre. Il a accepté d'être simple frère, tailleur, puis sacristain comme la petite Thérèse. Étant de faible constitution physique, et demeurant très émotif, il semble qu'il peinait dans son travail, mais jamais il n'a cédé au découragement. Pourquoi ? Parce que dans la relation d'amour avec le Christ, l'œuvre devient relative. Ce n'est pas la grandeur de l'œuvre qui compte, c'est la pureté de l'intention, c'est-à-dire de faire plaisir à l'autre. Quand on est amoureux, on cherche à faire plaisir. Écoutez un des dialogues où Jésus parle au petit Van : « Les épouses que j'aime le plus sont celles qui savent le mieux se conduire avec moi. Celles qui sont attentives à connaître ce que j'aime, ce qui est de nature à me plaire, me recherchent pour me l'offrir dans l'intention de me faire plaisir. »⁸ La seule chose qui compte, c'est le bon plaisir du bien aimé.

Cela me rappelle une autre sainte que vous connaissez, Joséphine Bakhita, la patronne du Soudan qui, elle-aussi, a beaucoup souffert dans sa jeunesse. Elle a été esclave et a porté jusqu'à sa mort les marques de coups de fouet reçus. À la fin de sa vie, à cause de son état de santé, ne pouvant plus faire grand-chose elle s'est retrouvée mise à l'écart dans un couvent. Un jour un "Monseigneur" est venu au couvent. Il a fait un exposé sur ses œuvres apostoliques, tout ce qu'il faisait pour Dieu. Puis se retournant vers la vieille sœur Bakhita, il lui a dit : « Et vous, ma sœur, qu'est-ce que vous faites ? » Vous savez, chez certains ecclésiastiques, il y a toujours l'idée que les religieuses ne font pas grand-chose. Elle a répondu du tac au tac : « La même chose que vous, Monseigneur : la volonté de Dieu. ». Une personne capable de répondre ainsi est capable d'assumer n'importe quel travail. De même la petite Bernadette, quand elle est rentrée au couvent, on s'est intéressé à elle au début, mais ensuite comme on trouvait qu'elle était inefficace on l'a mise à des postes où il n'y avait pas grand-chose à faire. Elle se comparait à un balai, dont on ne sait quoi faire et qu'on range dans un placard. Elle ne s'est pas laissée écrasée par cela.

Actuellement de nombreuses personnes sont mises professionnellement dans des placards. Elles dépriment et vont même jusqu'au suicide. Mais celui qui trouve sa vie dans la relation avec le Christ, quelle que soit l'épreuve qui lui est imposée, devient progressivement ce que saint Ignace appelait « indifférent ». Van s'est laissé conduire sur ce chemin de « l'indifférence ignacienne » en suivant la voie de l'obéissance. Plusieurs fois Jésus lui a fait

⁸ Colloques, 64.

« Van, enraciné dans la foi et l'amour »

comprendre que s'il faisait les choses selon sa volonté propre il ne pouvait pas être, pour lui, une véritable épouse. Ainsi il l'a corrigé une fois en lui disant : « Si tu fais ainsi ta volonté propre, qui voudra encore te donner des baisers ? »⁹ et une autre fois : « Pour me faire plaisir, tu n'as qu'à m'obéir. Il faut que tu sois toujours prêt à me faire connaître tes désirs ; c'est par là que tu pourras te sacrifier, renoncer à ta volonté propre. »¹⁰ Il lui a appris aussi à vivre le jeûne dans l'obéissance à son père spirituel. Le petit Van s'en remettait à son directeur spirituel qu'il appelait Jésus barbu et au bon plaisir de ses supérieurs, ne voyant que l'action de Dieu à travers eux.

Cela dit ce chemin de l'obéissance n'a pas été un chemin facile pour Van. Il n'a pas pu éviter de tomber dans certaines tentations. Écoutons le récit qu'en a fait son père spirituel : « Tout alors semblait marcher selon son gré. Il y avait danger de céder à la volonté propre et à la prétention. Aussi le Frère Marcel reconnaît-il avoir pris quelques initiatives malheureuses qui lui ont attiré les réprimandes du Supérieur et même un blâme sévère parce que son avis avait été sollicité d'une façon trop vague. Dieu a sans doute permis cette humiliation pour que le frère Marcel progresse dans la vertu d'une volonté plus tenace et que son amour devint plus pur et plus fort. »¹¹ Un amour plus pur, plus fort, c'est un amour qui ne désire que le bon plaisir de l'Époux divin. Et savez-vous ce qui plaît à Jésus ? Avez-vous une idée de ce que le Seigneur attend de ses épouses les plus chères, de celles qui sont vraiment attentives aux désirs de son cœur ? Écoutons ce que lui a dit Jésus : « Mon petit ami, devine quelles sont les épouses que j'aime le plus ? Écoute, je vais te le dire afin que tu comprennes ma manière d'aimer et que tu saches de quelle façon agir avec moi. Les épouses que j'aime le plus sont celles qui savent le mieux se conduire avec moi, celles qui, sont attentives à connaître ce que j'aime, ce qui est de nature à me plaire, le recherchent pour me l'offrir dans l'intention de me faire plaisir. Ô mon petit ami, as-tu compris ce qui me plaît davantage ? Mon plus grand plaisir, c'est d'accueillir les souffrances et les larmes que tu m'offres dans ta douleur. »¹² Cette demande de Jésus revient très souvent dans *Les Colloques*. En gros il ne cesse de dire à Van : « Si tu m'aimes accepte les souffrances et offre-les moi comme des roses. » Les souffrances acceptées sont comme une rose lancée à Jésus au ciel et que ces roses retombent ensuite en pétales, en grâces pour les autres.

Dès la grâce de Noël reçue en 1940, comme nous l'avons vu au début, le petit Van a commencé à comprendre que sa mission était de transformer la souffrance en bonheur. En 1951, il écrit : « Plus j'avance, plus je vois que la sainteté c'est une vie où il faut changer la tristesse en joie »¹³. Gardons précieusement dans notre cœur cette expression typique du petit Van « changer la tristesse en joie ». Notons qu'il n'utilise plus le terme de « souffrance », mais celui de « tristesse ». Entre temps il a cheminé spirituellement. Il a compris que Jésus sur

⁹ Colloques, 204

¹⁰ *Ibid.* 561

¹¹ Père A. Boucher, *Petite histoire de Van*, Ed. Saint Paul, p. 68.

¹² Il lui dit encore « Mon petit ami, accepte donc la souffrance avec joie. Chez mes apôtres et mes épouses, il n'y a rien qui ne me plaise ni me comble de joie autant que l'acceptation joyeuse de la souffrance par amour. Si donc tu veux me faire plaisir, agis toujours ainsi et, moi, je t'aiderai et tu n'auras pas à craindre que je ne t'abandonne jamais. » (Colloques, 23).

¹³ Lettre au frère Alexandre, le 28/01/1951.

la croix avait plus souffert dans son âme que dans son corps. Jésus lui a fait comprendre que les plus grandes souffrances étaient les souffrances intérieures, et non les souffrances extérieures. Il était extrêmement sensible. Il se troublait et même se vexait facilement. Jésus le lui dit à un moment : « C'est vraiment pénible, dès que je dis quelque chose, tu prends cela pour un reproche. »¹⁴. Et il le corrige en lui montrant qu'il s'attriste pour des choses qui n'en valent pas la peine. Et il l'invite sans cesse à lui offrir sa tristesse.

Un autre exemple : un frère lui fait une remarque et il réagit mal. Il est alors très triste de ne pas avoir accepté la réprimande du frère. Je crois que c'est la Vierge Marie qui lui a fait comprendre ceci : « Si tu avais réussi à accepter l'humiliation sur le moment, ça aurait été bien. Mais tu me fais encore plus plaisir en offrant la tristesse de ne pas avoir accepté l'humiliation, en acceptant ta faiblesse, en acceptant d'être troublé, parce que tu n'as pas réussi, ce que tu aurais aimé vivre pour Jésus ». Généralement nous réagissons mal au mal et cela nous trouble, nous rend triste, malheureux, mais à travers le petit Van, Jésus nous dit : « Cette souffrance-là est précieuse, ne la laisse pas se perdre. » Si nous entrons vraiment dans cette logique, nous ne pouvons pas être perdants. Même si on perd, on peut toujours rebondir. Si l'un parmi nous se dit : « Je ne peux pas accepter certaines choses », Jésus lui répond « parce tu es trop faible tu ne peux pas accepter, mais offre-moi ta colère, offre-moi tes émotions, tout ce que tu ressens, c'est cela qui touche le plus mon cœur. » La raison en est qu'il y a plus d'humilité à offrir des souffrances liées à nos défauts, nos faiblesses, notre incapacité à assumer certaines choses.

Habituellement nous réagissons mal non seulement aux fautes des autres, mais surtout à nos propres fautes. On m'a parlé récemment d'une enfant de 7/8 ans, très refermée sur elle-même, parlant très peu. Finalement sa maman a fini par comprendre qu'en réalité elle était très triste et refermée sur elle parce qu'elle était jalouse de sa petite sœur, et qu'elle trouvait "très moche" d'être jalouse. Donc, elle n'était pas triste de la jalousie elle-même, elle était triste de se voir jalouse. Nous sommes souvent ainsi. Quand nous réagissons mal, nous sommes mécontents de nous. Thérèse de Lisieux qui disait que quand petite fille elle avait pleuré, elle pleurait d'avoir pleuré. On pourrait dire qu'on a la nostalgie d'une force intérieure qui nous permette de passer au-dessus de l'offense. Jésus nous dit : « Non, ce n'est pas le chemin. Au lieu de rester centré sur toi, mécontent de toi-même, pense à moi ». Jésus est preneur de toutes les formes de souffrance, à commencer par celles qui sont liées à nos péchés. Toutes ces souffrances-là : tristesse, dégoût de soi, trouble, culpabilité, il faut penser que Jésus, sur la croix les a assumées. Il a vécu à la place des pécheurs tout ce que ressentent les pécheurs du fait de leurs péchés. Et donc cette souffrance liée au péché, parce qu'elle a été assumée par Jésus sur la croix, peut être transformée en amour. Elle peut devenir un chemin d'amour. On peut les offrir, parce qu'elles ont déjà été offertes sur la croix.

Mes amis, si nous étions pleinement convaincus de cela, la vie serait tellement plus légère. Personne ne peut dire que cela ne le concerne pas ou que ce n'est pas possible pour lui. La difficulté c'est que souvent nous restons, sans en avoir bien conscience, dans la nostalgie d'un

¹⁴ *Ibid.* 487.

idéal de soi, avec le désir d'être quelqu'un de plus aimant, de plus généreux. Nous restons soucieux de notre propre perfection. Nous ne voyons pas qu'ainsi nous nous recherchons nous-mêmes au lieu de regarder Jésus et de nous laisser toucher par sa tendre miséricorde. Que nous apprend le petit Van sur la manière de cultiver une vraie relation amoureuse avec Jésus ? Qu'est-ce que Jésus attend de nous ? Je voudrais insister sur un aspect, celui du dialogue. Les problèmes de relation sont habituellement des problèmes de communication. Dans un couple, même si l'amour était très intense au départ, si on n'arrive plus à se parler, à un moment ou à un autre la relation se détériore.

Écoutons le petit Van : « Non seulement Dieu me parlait mais il exigeait aussi de m'entendre parler. Plein de bonté, il me demandait de lui raconter tous les petits faits de ma vie dans les moindres détails. Il voulait que je lui parle de mon travail de tous les jours, de mes difficultés avec les confrères, des choses qui me faisaient souffrir... Je lui parlais aussi en toute sincérité de mes défauts et lui demandait de m'aider à m'en corriger. Après avoir écouté mes histoires minutieuses, Jésus me faisait savoir qu'il était très heureux d'avoir pu me les entendre raconter avec tant de sincérité ».¹⁵ Si, au lieu de ruminer les choses, nous avons le réflexe de les raconter à Jésus, nous serions certainement libérés de nombreuses pathologies. C'est l'attitude de confession qu'il faut cultiver. On accepte plus ou moins facilement de se mettre à nu au confessionnal, or cet exercice est là pour nous apprendre à entrer dans une attitude permanente de confession vis-à-vis du Christ. Le secret de l'amour véritable, c'est l'humilité. C'est l'Évangile de ce jour : « Ce ne sont pas les gens bien portants qui ont besoin de médecin, mais les malades (...) je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs. » (Mt 9, 12.13). Pour arrêter de se regarder soi-même, de ruminer, racontons à Jésus nos difficultés, disons-lui notre colère, notre trouble, notre tristesse.

Personnellement, j'éprouve bien des difficultés à parler familièrement avec le Christ, mais à travers le petit Van je comprends qu'il faut se lancer en se forçant un peu au départ. Jésus apprend au petit Van des petites prières toutes simples : « Petit Jésus, viens avec moi. » Ou encore : « Petit Jésus, je t'aime beaucoup ». Cela peut nous paraître infantile. En fait, ces petits mots d'amour tout simples, dits comme un exercice, vont nous aider à sortir un peu de nous-même. Jésus dit lui aussi : « Maintenant, Marcel, je vais t'apprendre tout simplement à me regarder, afin que dans les moments où je ne te parle pas, tu te contentes de me regarder. Je vais t'habituer à cette méthode afin que plus tard tu puisses facilement la mettre en pratique. »¹⁶ Autrement dit, si tu es trop triste, trop troublé pour arriver à me parler, regarde-moi au moins. Arrête de te regarder toi-même, regarde-moi. Si nous ne lui parlons pas, au moins pensons à Lui. Sainte Thérèse d'Avila dans le Chemin de la perfection nous dit : « Considérez qu'il n'attend, comme il le dit à l'épouse des Cantiques, qu'un regard de nous : il y tient si fort qu'il n'omettra rien pour que vos yeux et les siens se rencontrent, et vous le trouverez comme vous désirez le voir. »¹⁷ Je me souviens d'un prêtre qui, sur cette paroisse de la Trinité, disait cinq rosaires par jour ! Il se levait à quatre heures du matin. Un jour où on attendait l'arrivée du curé pour commencer le repas, tous debout autour de la table nous

¹⁵ Père A. Boucher, *Petite histoire de Van*, Ed. Saint Paul, p. 68.

¹⁶ *Ibid.* 407.

¹⁷ Chap. 26.

bavardions, et lui était immobile et silencieux. Je lui ai dit : « Que fais-tu ? » Il m'a répondu simplement : « Je pense à Jésus » Cela a laissé une profonde empreinte dans mon âme.

Ainsi le premier secret de sainteté à retenir de Van, c'est l'humilité. Être en vérité devant Jésus, Avec lui, on n'a rien à prouver, on peut arrêter son cinéma. Il nous connaît mieux que nous nous connaissons nous-même. Mais à l'humilité il faut joindre le regard. Pour que Jésus puisse exercer la puissance d'attraction de son amour divin sur nous, il faut le regarder, le regarder en demeurant à nu devant lui. Plus nous pensons à lui, plus nous le laissons-nous attirer à lui. À Van, c'est Jésus Enfant qui parle. Nous sommes habitués à considérer le Christ à l'âge adulte. Pourquoi apparaît-il comme enfant à Van ? Je pense que c'est thérapeutique. À un moment il dit à Van que les enfants ne savent qu'aimer : « Oui, Marcel, toi, la première petite fleur du Vietnam, tu es très faible. Je n'ai jamais vu une âme plus faible que la tienne. Toutefois, Marcel, il ne faut pas te décourager. Peu importe que tu sois faible ; après m'avoir tout remis entre les mains, pourquoi aurais-tu peur de ta faiblesse ? Tout ce qui te reste à faire, c'est de m'aimer ; pour le reste, je m'en charge. En effet, que savent faire les petits enfants ? Aimer, voilà leur unique occupation. »¹⁸ Autrement dit les petits enfants ne cherchent pas une position. Ils ne cherchent pas une perfection propre. Ils sont dans les bras de leur maman ou dans le jeu. En jouant, c'est la relation qu'ils cherchent. À travers le jeu, ils jouissent d'une relation vivante.

Autrement dit les enfants ne savent qu'aimer. Ils ne sont pas dans le « faire ». Avant l'enseignement j'ai essayé, j'ai dit : « Petit Jésus, viens avec moi ». Si on parle à un enfant comme ça, un enfant qui joue, ça vous met en état de jeu. Autrement dit on est moins tenté de se prendre au sérieux face à l'Enfant Jésus, d'autant plus qu'il aime particulièrement jouer. Dans *Les colloques*, on voit Jésus expliquer à Van à de multiples reprises qu'il aime bien jouer : « Marcel, c'est ta sœur Thérèse qui, la toute première, a accepté d'être la petite balle et de me servir de jouet ; maintenant encore, il y a un grand nombre d'âmes qui ont accepté également d'être tel ou tel jouet dans le but de me l'offrir pour me faire plaisir. Il en est de même pour toi, Marcel. Tu es la petite fleur que je contemple et avec laquelle je m'amuse. »¹⁹ Et la petite Thérèse l'encourage et lui apprend à être un bon jouet c'est-à-dire à être toujours joyeux : « Le petit Jésus t'aime beaucoup. Jamais il ne veut te voir triste ; et si tu es triste, il ne sait plus avec qui rire. Tu es comme moi le jouet du petit Jésus, tu dois donc faire en sorte qu'il soit joyeux, sans jamais laisser paraître de tristesse. S'il te voit triste, il en est fort troublé, craignant de t'avoir peiné en quelque chose et d'être lui-même la cause de ta tristesse. »²⁰ Et Jésus lui dit peu de temps après : « Marcel, es-tu joyeux maintenant ? Es-tu content de moi ? Veux-tu que je te donne un baiser ? Dis-moi : "Petit Jésus, je t'aime". Récite aussi l'invocation que je t'ai enseignée : "Ô petit Jésus viens avec moi". Chasse toute tristesse, Marcel, je ne veux plus jamais te voir triste. Comme vient de te le dire ta sœur Thérèse, pour me faire plaisir, il faut que tu sois toujours joyeux. »²¹ Pensons que l'enfant

¹⁸ Les colloques, 235.

¹⁹ *Ibid.* 239.

²⁰ *Ibid.* 230.

²¹ *Ibid.* 232

Jésus veut jouer avec nous toute la journée. Je ne sais pas si vous le ressentez mais cela nous libère de nos tensions inutiles, on entre plus facilement dans un « faire plaisir à l'autre », sous un mode de jeu. La dévotion à l'enfant Jésus, c'est un chemin d'humilité, un chemin de détachement du « vouloir faire ».

Il nous faut garder précieusement dans notre cœur cette image du jouet déjà présente chez la petite Thérèse. D'un jouet on fait ce que l'on veut. Le jouet est content de faire plaisir à celui qui le tient dans les mains. Regardez l'enfant Jésus et dans la journée dites-lui : « Jésus, tu vas jouer avec moi ; moi je suis le jouet et toi tu tiens le jouet dans tes mains. » Quelle impression cela nous donne ? L'impression que c'est Jésus qui mène le jeu, qu'il nous tient bien dans sa main, que nous n'avons qu'à nous laisser faire. Nous n'avons rien à craindre même s'il est parfois un peu turbulent et laisser tomber son jouet par terre. Cela nous aide à trouver notre joie dans le « faire plaisir » à Jésus. Cela nous aide à entrer dans les dispositions d'une « âme-épouse ». Quand une femme est passionnément amoureuse d'un homme, elle ne cherche qu'à lui plaire. C'est un chemin qui nous conduit à un état d'abandon amoureux, en lequel consiste essentiellement la sainteté. Évidemment tout cela repose sur la foi en un Dieu présent et agissant et agissant dans toutes les circonstances de notre vie. Benoît XVI a dit une fois qu'il fallait remettre « Dieu en jeu. » Il faut remettre Dieu en jeu en le laissant jouer avec nous. Nous vivons dans un monde habitué à vivre comme si Dieu n'existait pas ou comme s'il était trop loin de nous pour s'occuper concrètement de nous. Le petit Van, lui, nous réapprend à voir Jésus en tout. Par exemple, un jour, il a une difficulté avec un de ses frères, le frère Marc. Alors il dit à Jésus : « Mais petit Jésus, pourquoi frère Marc se conduit-il si rudement envers moi ? N'oublie pas que je puis rejeter la faute sur toi, car c'est toi-même qui vit dans le Frère Marc, c'est toi-même qui lui permet de me faire souffrir. Petit Jésus, avant de m'accuser de manquer à la charité, vois toi-même à quelle vertu tu manques en agissant comme tu le fais. »²² La vie devient ainsi dialogue avec Dieu. On le voit en tout, si bien que tout devient occasion de lui parler.

Il est bon de nous rappeler l'enseignement traditionnel de l'Église sur la Providence divine. Dieu agit en tout agir de ses créatures. Il est la cause première qui opère dans et par les causes secondes. Nous sommes tous des causes secondes. La cause première, c'est Dieu. Dans tout agir des créatures se cache un agir divin. Qu'il le permette ou qu'il le veuille, de toute façon, ça n'échappe ni à sa sage providence, ni à son amour miséricordieux. « La sollicitude de la divine providence est *concrète* et *immédiate*, elle prend soin de tout, des moindres petites choses jusqu'aux grands événements du monde et de l'histoire » (CEC 303). Dans une journée, Jésus joue en permanence ; il n'y a rien qui n'échappe à ses caprices, si je puis dire, et ses caprices, c'est son dessein d'amour sur nous et sur l'humanité. Il se sert de tout pour nous sanctifier. Il veut à tout prix nous unir à lui éternellement dans le ciel.

Dans son «Autobiographie » Van raconte à Jésus qu'il est très en colère contre un frère, et Jésus lui fait comprendre en gros ceci : « Tu es comme les chiens, quand on leur jette une

²² *Ibid.* 351.

« pierre, ils s'attaquent à la pierre, au lieu de regarder celui qui lui a jeté la pierre. » Il y a là une grande leçon : si on veut vraiment se réconcilier avec sa destinée, si on veut parvenir à pardonner de tout cœur aux autres et aussi à se pardonner à soi-même, il nous faut d'abord régler nos comptes avec Celui qui mène le jeu. Autrement dit, c'est en acceptant la volonté de Dieu qui se cache derrière les choses et les personnes que l'on peut arriver à une véritable réconciliation. Il faut arrêter de s'en prendre à la pierre mais regarder celui qui a jeté la pierre et se réconcilier avec lui d'abord.

Le pape Benoît XVI a montré comment la « tentation éternelle du dualisme » était présente actuellement dans la théologie : « Malheureusement (...) la tentation éternelle du dualisme se renouvelle toujours, c'est-à-dire qu'il n'y a peut-être pas seulement un principe bon, mais aussi un principe mauvais, un principe du mal ; que le monde est partagé et que ce sont deux réalités aussi fortes l'une que l'autre : et que le Dieu bon est seulement une partie de la réalité. Dans la théologie également, y compris la théologie catholique, se diffuse actuellement cette thèse : Dieu ne serait pas tout-puissant. De cette manière, on cherche une apologie de Dieu, qui ainsi ne serait pas responsable du mal que nous trouvons largement à travers le monde. Mais quelle pauvre apologie ! Un Dieu qui ne serait pas tout-puissant ! Le mal n'est pas entre ses mains ! Et comment pourrions-nous nous en remettre à ce Dieu ? Comment pourrions-nous être sûrs de son amour si cet amour finit là où commence le pouvoir du mal ? »²³ C'est quelque chose que le petit Van nous apprend. Dans notre vie face à la réalité du mal, nous ne pouvons pas en rester à cette idée que Dieu n'y est pour rien. Certes Dieu ne veut absolument pas le péché, mais il permet les conséquences du péché et il sait ce qu'il permet. Et « le Dieu Tout-puissant (...), puisqu'il est souverainement bon, ne laisserait jamais un mal quelconque exister dans ses œuvres s'il n'était assez puissant et bon pour faire sortir le bien du mal lui-même » (CEC 311).

C'est cette souffrance liée au péché, qui est reprise, transformée par le pouvoir de l'amour. Toutes les conséquences du péché, toute l'œuvre destructrice du péché, tout cela a été assumée sur la Croix. Si l'on dit : « Dieu ne veut pas le péché, il n'a rien à voir avec tout ce qui se passe dans le monde, parce que tout est lié au péché », on se retrouve alors devant un amour impuissant. Mais si on accepte jusqu'au bout le mystère de la croix, si l'on croit que Dieu, de fait, a tout assumé avec un amour plus grand, plus fort que le mal, que la puissance destructrice du péché, à ce moment-là, on peut tout recevoir de la main de Dieu, d'un Dieu qui est descendu dans l'abîme de la souffrance. On peut avoir une confiance totale. Rien n'échappe au pouvoir de l'amour. Comme aimait dire Benoît XVI : « Il y a dans le monde un amour plus fort que le mal. » Ce regard de foi, qui est la base de toute la vie chrétienne.

Pour conclure disons que si beaucoup de choses sont inimitables dans la vie de Van, l'essentiel par contre est à la portée de tous et d'une brûlante actualité. Oui, son chemin de sainteté a une grande valeur thérapeutique pour nous. La manière dont il s'est laissé détacher de tous ses projets, y compris de son désir si fort du sacerdoce, pour ne plus vivre que d'amour apparaît comme un remède sûr et efficace contre l'activisme ambiant qui continue à

²³ Discours au grand séminaire pontifical romain, le 12 février 2010.

contaminer la vie de nombreux fidèles et de nombreux prêtres. On s'est trop focalisé sur l'action elle-même. On s'est laissé trop prendre par le « faire ». Il y a en France notamment beaucoup de jeunes prêtres qui “craquent” au bout de quelques années, parce que la barque est trop lourde, parce qu'ils n'arrivent pas à se recentrer sur cet unique nécessaire. Le chemin de sainteté de Marcel Van rejoint celui du premier postulateur de sa cause, le Cardinal François-Xavier Nguyen van Thuan dont Benoît XVI a parlé dans son encyclique *Spe Salvi*. Au travers d'une situation humainement très douloureuse et révoltante, celle de son arrestation par les communistes, il a vécu un profond chemin de purification et de sanctification alors qu'il était un jeune évêque très doué et très dynamique. En prenant conscience de la différence entre la relation d'amour avec Dieu et les œuvres faites pour lui, il a trouvé un nouveau fondement pour sa vie. Écoutons-le : « Durant ma longue tribulation de neuf années d'isolement, dans une cellule sans fenêtre, parfois soumis à la lumière électrique pendant des jours, d'autres fois plongé dans l'obscurité, je suffoquais à cause de la chaleur et de l'humidité, à la limite de la folie. J'étais encore un jeune évêque, avec derrière moi huit ans d'expérience pastorale. Je ne réussissais pas à dormir, j'étais tourmenté à l'idée de devoir abandonner le diocèse, de laisser s'en aller en ruine tant d'œuvres que j'y avais engagées pour Dieu. J'expérimentais comme une révolte de tout mon être.

Une nuit, une voix m'a dit, au profond de mon cœur : “Pourquoi te tourmenter ainsi ? Tu dois faire la différence entre Dieu et les œuvres de Dieu. Tout ce que tu as accompli et que tu désires continuer à faire : les visites pastorales, la formation des séminaristes, des religieux, des laïcs, des jeunes, les constructions d'écoles, de foyers pour étudiants, les missions pour l'évangélisation des non chrétiens... tout cela est excellent, ce sont les œuvres de Dieu mais non pas Dieu ! Si Dieu veut que tu abandonnes tout cela, fais-le tout de suite et aie confiance en Lui. Dieu fera les choses infiniment mieux que toi, Il confiera ses œuvres à d'autres qui sont bien plus capables que toi. Tu as choisi Dieu seul, non pas ses œuvres !” Cette lumière m'a apporté une paix nouvelle qui a totalement changé ma manière de penser et m'a aidé à dépasser des moments physiquement à la limite du possible. Dès cet instant, une force nouvelle a rempli mon cœur et m'a accompagné pendant treize ans. Je ressentais ma faiblesse humaine, je renouvelais ce choix face aux situations difficiles et la paix ne m'a jamais manqué.

Choisir Dieu et non pas les œuvres de Dieu. Voilà le fondement de la vie chrétienne, à chaque époque. Et c'est en même temps la réponse la plus vraie que l'on puisse donner au monde d'aujourd'hui. C'est le chemin par lequel se réalisent les desseins du Père sur nous, sur l'Église, sur l'humanité de notre temps. »²⁴

Marcel Van comme Van Thuan ont été émondés, réduits à l'essentiel pour être comme la petite Thérèse « l'Amour au cœur de l'Église ». Ils ont su profiter des situations d'impuissance et de faiblesse extrême pour ne plus vivre que d'amour. Ils ont accepté de faire

²⁴ *Témoins de l'espérance*, Nouvelle Cité, 2000, pp. 63-64.

le deuil d'une réalisation, d'une réussite de leur vie selon les critères du monde pour se recentrer sur Dieu lui-même. Je pense aux prêtres surchargés qui se disent : « Il faut que je continue à tenir jusqu'au bout ». Il y a une sorte de moralisme héroïque qui nous pousse à ne pas accepter nos limites humaines. D'autres fois, c'est la culpabilité qui nous empêche de nous arrêter. Bref, nous, les prêtres, nous avons du mal à lâcher les choses alors même que nous sommes bien conscients de la nécessité de le faire. Nous avons besoin de nous laisser éduquer par Van. Il est un saint pour notre temps. Il nous montre le chemin d'une paix et d'une force nouvelles, le chemin d'un vrai renouveau de l'Église, la « réponse la plus vraie » aux défis de notre temps comme le dit si bien Van Thuan.

On trouve aussi dans *Les Colloques* un dialogue très touchant entre Marcel Van et le petit Jésus. Dialogue par lequel je voudrais conclure pour vous encourager à prier pour les prêtres. Jésus dit à Van : « Marcel, ne trouves-tu pas que c'est un bonheur pour toi que d'être aimé de moi, d'avoir été choisi pour être mon petit ami, mon épouse, la mère des âmes et l'apôtre de mon amour ? Marcel, quel bonheur plus grand pourrais-tu souhaiter ? Cependant, Marcel, comme elles sont encore nombreuses les âmes qui devraient accepter les mêmes fonctions que toi (...) Oh ! Que faire, Marcel, devant la tâche immense exigée par mon Amour ? À quelles épouses confier maintenant ces fonctions si nécessaires au bien des âmes ? » Et le petit Van lui dit alors : « Petit Jésus, confie ces fonctions aux prêtres, aux prêtres de France. » Et Jésus lui répond par une question et une demande : « Mais, Marcel, est-ce possible ? Est-ce qu'ils accepteront ces responsabilités ? » « Prie beaucoup. Prie pour que mes épouses acceptent ces responsabilités sans jamais se décourager ni les abandonner en face des difficultés, mais qu'elles les remplissent avec zèle jusqu'au bout... »²⁵

²⁵ Colloques, 210.